



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

MODES.

Voici venir enfin les beaux jours du printemps ; jours où les modes nouvelles prennent un gracieux essor, où la fraîcheur des tissus vient remplacer les splendides étoffes de l'hiver, où la fleur des champs se place sur le chapeau de paille, et où la gaze voltige, transparente et légère, devant de frais visages ; puis arrivent les douces soirées qui font rêver l'imagination, et jettent leur teinte vaporeuse jusque sur la toilette d'une femme ; puis enfin viennent darder les brillants rayons du soleil qui appellent aux longs exercices de campagne, aux plaisirs que donne cette liberté champêtre, ces salutaires promenades, ces jeux aimables où l'on n'appréhende point de froisser sa toilette, de compromettre la dignité de son maintien, ainsi qu'il faut le redouter dans les salons de la ville. A la campagne, on ne craint qu'une brise qui peut flétrir la peau, un coup de soleil qui vient frapper un joli front ; mais à ces petits dommages on peut

encore opposer les ressources de l'art ; et comme notre tâche est de les faire connaître, nous rappellerons que dans tous les cosmétiques inventés pour préserver la peau des atteintes de l'air, nul ne possède un mérite plus incontestable que la *pâte amandine*, composée par M. Laboullée *. Cette pâte, qui est l'extrait combiné des amandes et des pistaches, dont elle réunit les propriétés onctueuses et adoucissantes, blanchit la peau, lui donne de la souplesse, de la fraîcheur, prévient les gerçures, les rides, et s'emploie avec succès contre les éruptions du visage. — Depuis que l'*amandine* existe, il n'est point d'éloge qu'elle n'ait obtenu par toutes les femmes qui soignent leur toilette, et nous nous empressons d'en rappeler ici tous les avantageux résultats.

— Longchamp commençant le jour même où paraît notre numéro, nous ne pouvons encore indiquer que les modes destinées à y paraître. — Le tems décidera de l'éclat

* Laboullée, parfumeur, rue Richelieu, n^o 93.

de cette brillante et antique promenade. — Quant à l'exactitude des toilettes, nous ne saurions mieux les reproduire qu'en les allant chercher dans les ateliers même où elles sont confectionnées.

NOUVEAUTÉS. — Les mantilles en blonde ou dentelle noire seront, à n'en plus douter, de mode avec les toilettes d'été. On fait des pélerines en tulle noir sur lequel sont rapportés des dessins et des garnitures de blonde qui font un très-bel effet; les dessins de blondes sont beaucoup plus légers et ressemblent à ceux des dentelles. Des cannezouts en tulle noir garni de blonde ou de dentelle, se portent sur des robes d'étoffes, et sont de très-bon goût pour toilettes de spectacles ou de petites soirées. On en fait aussi en tulle uni, dont les garnitures sont festonnées en crêtes de coq, en soie plate. Autour du cou on ne met point de ruche, mais un petit collet rabattu, ou un ruban de gaze de couleur qui tourne autour du cou et se noue par-devant. — Pour toutes les nouveautés en ce genre, les magasins de M. Violard (rue Choiseul, n° 2) offrent un assortiment du plus grand choix, et une promptitude d'exécution qui ne laisse rien à désirer pour les commandes que l'on pourrait faire.

TOILETTES DE SOIRÉES. — A la représentation qui a eu lieu à l'Opéra, au bénéfice de Ferdinand, il y avait encore plusieurs jolies toilettes d'hiver. — On voyait beaucoup de turbans en gaze blanche et argent, en gaze ponceau traversée par des chefs d'or, et d'autres turbans en cachemire. — Des robes d'organdi, décolletées et à manches courtes, sur lesquelles flottaient des écharpes en gaze rose ou bleue, assorties à la nuance du turban qui était porté avec cette toilette, faisaient un ensemble charmant. — Pour coiffure on voyait des petites guirlandes de fleurs traversant le front et venant former une grande couronne autour de la tête. Une plume placée de côté et remuant s'inclinait au-dessus de la tête.

— Pour remplacer les ferronières on remarquait beaucoup de petites chaînes en or bruni. Ce genre de bijoux est à la mode et sied bien à la physionomie.

— On a vu aussi à l'Opéra plusieurs femmes portant, avec des manches courtes, des mitaines en filet de soie noire qui s'arrêtaient au coude. Rien n'est aussi avantageux pour la main et pour le bras.

— Il y avait des petits chapeaux à formes rondes et évasées, en crêpe rose ou blanc. Une plume panachée, rose et blanc, ou vert et blanc, était attachée sur un côté, et venait traverser le dessus de la passe en la dépassant un peu du côté opposé. Ces chapeaux, placés tout de côté et en arrière, sont très-gracieux et vont à ravir.

ÉTOFFES. — On s'est occupé toute cette semaine des préparatifs de Longchamp. — On a fait pour cette solennité de très-belles toilettes. Les mousselines de laine et de soie, les foulards, les gros de Naples à dessins, ont été taillés dans tous les sens. — On verra beaucoup de redingotes cet été. — Les manches seront toujours larges d'en-haut et étroites d'en-bas. — La mousseline blanche unie ou à petits dessins brochés, sera aussi à la mode. — On en fait des robes dont le corsage et les manches seront plissés à petits plis.

ROBES. — On fait de jolies robes en gros d'été couleur mauve ou gris-perle. Le corsage à pointe, ayant sur la poitrine une draperie formée par cinq larges plis pincés sur les épaules. Une rosette est posée au milieu du corsage par-devant; une autre au milieu du dos à la fin du lacet. Point de ceinture, mais un nœud au bas de la pointe du devant. — Une écharpe de dentelle noire ou blanche va très-bien avec ce genre de robes.

— Des mousselines laine fond noir sur lesquelles sont des dessins cachemire en couleurs vives, sont beaucoup employées pour robes de printems. Le chaly réparait aussi, mais dans d'autres dessins que ceux connus jusqu'ici. — Une étoffe charmante



pour toilette d'été, est le foulard. Il s'en trouve dans les dessins les plus distingués sur fond noir, chez MM. Scribe et Bramer, rue Saint-Honoré.

CHAPEAUX.— On verra encore beaucoup de chapeaux de paille à jour au commencement de la saison. Dans ce genre, nous avons déjà distingué les chapeaux de M^{me} Landré Burger (rue Montmartre, n° 154, leur forme (dite *Caroline*) entremêlée de gros de Naples et de rubans de paille, a été recherchée par tous les marchands qui affluent à Paris à cette époque, et un genre de modèle qu'on vient d'appeler *alsacienne* va concourir au succès de cette invention déjà si avantageusement appréciée.

DENTELLES.— L'élégance des mentes-lets de dentelle noire, leur jolie forme, les fiehus-pélerines, avec leurs garnitures en blondes blanches et noires, que M. Laruz-Tribout, fabricant de dentelles et blondes, passage des Petits-Pères, N° 9, confectionne toujours avec succès, leur donnera long-tems la vogue. — Pour Longchamp et pour ce printemps il les dispose en dentelles blanches de toutes espèces et en application de Bruxelles.

On trouve chez lui pour mariages, robes en blondes en vraie dentelle et en application de Bruxelles; ces robes à colonnes ou semés se portent maintenant à grands volans à têtes; c'est le genre adopté par nos plus grandes couturières; les écharpes, voiles, mantilles, grandes manches, grands volans, dont il est toujours bien assorti, sont recherchés par le bon goût de ses dessins nouveaux et variés.

ORNEMENS.— Il est de mode aujourd'hui de placer dans les coins d'appartemens, et particulièrement dans les antichambres, des jardinières rustiques, qui donnent un aspect de fraîcheur aux choses qui les entourent. Ces jardinières, qui sont des arbustes ou des buissons de fleurs placés sur des supports de bois, sont d'un aspect parfait devant les embrasures de croisées; pendant l'été surtout, il sera

charmant de multiplier cet ornement dans les boudoirs, les salles de bains, etc., etc. Nous avons vu un vestibule pavé en marbre blanc qui, tout entouré de jardinières, présentait l'effet d'un bosquet que l'on traversait pour parvenir aux appartemens. Devant les croisées étaient des stores transparents qui représentaient des paysages, et ajoutaient à l'illusion. Une autre antichambre, très-vaste, était entourée de caisses, dans lesquelles étaient des orangers avec leurs fruits; le plafond peint à fresque représentait un ciel, et sur les murs se voyait en perspective une multitude de villas. En traversant cette élégante galerie on pouvait se croire transporté dans un des sites de l'Italie. — Nul doute que ce gracieux luxe ne devienne une mode générale. Aussi rappellerons-nous à cette occasion les magasins de M^{me} Casaubon*, qui a porté cette imitation de la nature à un point de perfection admirable. Ses fleurs, ses arbustes, ses jardinières, sont d'une vérité qui enchante, et il lui appartient de changer nos boudoirs et nos salons en jardins parfumés ou en sites pittoresques.

—

LE CACHET ROUGE.

(SUITE.)

Ils soufflèrent la lampe, et je les entendis rire en jasant tout bas dans l'ombre comme des écoliers. Je me remis à me promener seul sur le gaillard, en fumant ma pipe. Toutes les étoiles du tropique étaient à leur poste, larges comme des petites lunes. Je les regardais en respirant un air qui sentait frais et bon. Je me disais que certainement ces bons petits avaient deviné la vérité, et j'en étais tout ragaillard. Il y avait bien à parier qu'un des cinq Directeurs s'était ravisé et me les

* Rue Saint-Fiacre, au coin du boulevard.

recommandait. Je ne m'expliquais pas bien comment, parce qu'il y a des affaires d'état que je n'ai jamais comprises, moi; mais enfin je croyais cela, et, sans savoir pourquoi, j'étais content.

Je pris ma petite lanterne de nuit, et j'allai regarder la lettre sous mon vieil uniforme. Elle avait une autre figure; il me sembla qu'elle riait, et ses taches paraissaient couleux de rose. Je ne doutais plus de sa bonté, et je lui fis un petit signe d'amitié.

Malgré cela, je remis mon habit dessus, elle m'ennuyait.

Nous ne pensâmes plus du tout à la regarder pendant quelques jours, et nous étions gais. Mais quand nous approchâmes du premier degré de latitude, nous commençâmes à ne plus parler.

Un beau matin, je m'éveillai assez étonné de ne sentir aucun mouvement dans le bâtiment. A vrai dire, je ne dors jamais que d'un oeil, comme on dit, et le roulis me manquait, j'ouvris les deux yeux. Nous étions tombés dans un calme plat, et c'était sous le premier degré de latitude nord, au vingt-septième de longitude. Je mis le nez sur le pont; la mer était lisse comme une jatte d'huile; toutes les voiles ouvertes tombaient collées aux mâts comme des ballons vides. Je dis tout de suite : J'aurai le tems de te lire, va, en regardant de travers du côté de la lettre : j'attendis jusqu'au soir, au coucher du soleil. Cependant il fallait bien en venir là; j'ouvris la pendule, et j'en tirai vivement l'ordre cacheté. Eh bien! mon cher, je le tenais à la main depuis un quart d'heure, que je ne pouvais pas encore le lire. Enfin, je me dis : *C'est trop fort*, et je brisai les trois cachets d'un coup de pouce, et le grand cachet rouge, je le broyai en poussière. Après avoir lu, je me frottai les yeux, croyant m'être trompé.

Je relus la lettre tout entière; je la relus encore. Je recommençai en la prenant par la dernière ligne et remontant à la première. Je n'y croyais pas. Mes jambes

flageolaient un peu sous moi, je m'assis. J'avais un certain tremblement sur la peau du visage, je me frottai un peu les joues avec du rum; je m'en mis dans le creux des mains. Je me faisais pitié à moi-même d'être si bête que cela, mais ce fut l'affaire d'un moment. Je montai prendre l'air.

Laurette était ce jour-là si jolie, que je ne voulus pas m'approcher d'elle. Elle avait une petite robe blanche toute simple, les bras nus jusqu'au coude, et ses grands cheveux tombans comme elle les portait toujours. Elle s'amusait à tremper dans la mer son autre robe au bout d'une corde, et riait de voir que l'Océan était tranquille et pur comme une source dont elle voyait le fond.

—Viens donc voir le sable! viens donc vite! criait-elle, et son ami s'appuyait sur elle et se penchait, et ne regardait pas l'eau, parce qu'il la regardait d'un air tout attendri.

Je fis signe à ce jeune homme de venir me parler sur le gaillard d'arrière. Elle se retourna. Je ne savais quelle figure j'avais, mais elle laissa tomber sa corde; elle le prit violemment par le bras, et lui dit :

—Oh! n'y va pas, il est tout pâle!

Cela se pouvait bien, il y avait de quoi pâlir. Il vint cependant près de moi, sur le gaillard; elle nous regardait appuyée contre le grand mât. Nous nous promenâmes long-tems de long en large sans rien dire. Je fumais un cigare que je trouvais amer, et je le crachai dans l'eau. Il me suivait de l'oeil, je lui pris le bras; j'étouffais, ma foi! ma parole d'honneur, j'étouffais.

—Ah ça! lui dis-je enfin, contez-moi donc, mon petit ami, contez-moi un peu votre histoire. Que diable avez-vous donc fait à ces chiens d'avocats qui sont là comme cinq morceaux de roi? Il paraît qu'ils vous en veulent fièrement. —C'est drôle.

Il haussa les épaules en penchant la

tête (avec un sourire si doux, ce pauvre garçon!) et me dit :

—O mon Dieu! capitaine, pas grand-chose, allez. Trois couplets de vaudeville sur le Directoire, voilà tout.

—Pas possible! dis-je.

—O mon Dieu si! les couplets n'étaient même pas trop bons. J'ai été arrêté le 15 fructidor et conduit à la Force, jugé le 16, et condamné à mort d'abord, et puis à la déportation par bienveillance.

—C'est drôle, dis-je. Les Directeurs sont des camarades bien susceptibles, car cette lettre que vous savez, me donne l'ordre de vous fusiller.

Il ne répondit pas, et sourit en faisant une assez bonne contenance pour un homme de dix-neuf ans. Il regarda seulement sa femme, et s'essuya le front, d'où tombaient des gouttes de sueur. J'en avais autant au moins sur la figure, moi, et d'autres gouttes aux yeux.

Je repris :

—Il paraît que ces citoyens-là n'ont pas voulu faire votre affaire sur terre, ils ont pensé qu'ici ça ne paraîtrait pas tant. Mais pour moi c'est très-triste! car vous avez beau être un bon enfant, je ne peux pas m'en dispenser, l'arrêt de mort est là en règle, et l'ordre d'exécution, signé, paraphé, scellé; il n'y manque rien.

Il me salua très-poliment en rougissant :
—Je ne demande rien, capitaine, dit-il, avec une voix aussi douce que de coutume, je serais désolé de vous faire manquer à vos devoirs. Je voudrais seulement parler un peu à Laurette, et vous prier de la protéger dans le cas où elle me survivrait, ce que je ne crois pas.

—Oh! pour cela, c'est juste, lui dis-je, mon garçon, si cela ne vous déplaît pas, je la conduirai à sa famille à mon retour en France, et je ne la quitterai que quand elle ne voudra plus me voir. Mais à mon sens, vous pouvez vous flatter qu'elle ne reviendra pas de ce coup-là, pauvre petite femme!

—Il me prit les deux mains, les serra et me dit :

—Mon brave capitaine, vous souffrez plus que moi de ce qui vous reste à faire. Je le sens bien; mais qu'y pouvons-nous? Je compte sur vous pour lui conserver le peu qui m'appartient, pour la protéger, pour veiller à ce qu'elle reçoive ce que sa vieille mère pourrait lui laisser, n'est-ce pas? pour garantir sa vie, son honneur, n'est-ce pas? et aussi pour qu'on ménage toujours sa santé. —Tenez, ajouta-t-il plus bas, j'ai à vous dire qu'elle est très-délicate, elle a souvent la poitrine affectée jusqu'à s'évanouir plusieurs fois par jour. Il faut qu'elle se couvre bien toujours. Enfin vous remplacerez son père, sa mère, et moi autant que possible, n'est-il pas vrai?—Si elle pouvait conserver les bagues que sa mère lui a données, cela me ferait bien plaisir. Mais si on a besoin de les vendre pour elle, il le faudra bien.—Ma pauvre Laurette, voyez comme elle est belle!

Comme ça commençait à devenir par trop tendre, cela m'ennuya et je me mis à froncer le sourcil; je lui avais parlé d'un air gai pour ne pas m'affaiblir, mais je n'y tenais plus. «Enfin, suffit, lui dis-je, entre braves gens on s'entend de reste. Allez lui parler et dépêchons-nous.»

Je lui serrai la main en ami, et comme il ne quittait pas la mienne et me regardait avec un air singulier :

—Ah! ça! si j'ai un conseil à vous donner, ajoutai-je, c'est de ne pas lui parler de ça. Nous arrangerons la chose sans qu'elle s'y attende, ni vous non plus, soyez tranquille, ça me regarde.

—Ah! dit-il, je ne savais pas. Cela vaut mieux en effet. D'ailleurs les adieux! les adieux, cela affaiblit.

—Oui, oui, lui dis-je, ne soyez pas enfant, ça vaut mieux. Ne l'embrassez pas, mon ami, ne l'embrassez pas si vous pouvez, ou vous êtes perdu.

Je lui donnai encore une bonne poignée

de main et je le laissai aller. Oh! c'était dur pour moi tout cela.

Il me parut qu'il gardait, ma foi! bien le secret; car ils se promènèrent bras dessus bras dessous pendant un quart-d'heure, et ils revinrent au bord de l'eau reprendre la corde et la robe qu'un de mes mousses avait repêchées.

La nuit vint tout-à-coup. C'était le moment que j'avais résolu de prendre. Mais ce moment a duré pour moi jusqu'au jour où nous sommes, et je le traînerai toute ma vie comme un boulet.

Ici le vieux commandant fut forcé de s'arrêter. Je me gardai de parler de peur de détourner ses idées. Il reprit en se frappant la poitrine.

— Ce moment-là, je vous le dis, je ne peux pas encore le comprendre. Je sentis la colère me prendre aux cheveux, et en même tems je ne sais quoi me faisait obéir et me poussait en avant. J'appelai les officiers et je leur dis :

— Allons! un canot à la mer, puisqu'à présent nous sommes des bourreaux. Vous y mettez cette femme et vous l'emmènerez en ramant toujours jusqu'à ce que vous entendiez des coups de fusil. Alors vous reviendrez. — Obéir à un morceau de papier, car ce n'était que ça enfin! il fallait qu'il y eût quelque chose dans l'air qui me poussât. J'entrevis de loin ce jeune-homme! — Oh! c'était affreux à voir! — s'agenouiller devant sa Laurette, et lui baiser les genoux et les pieds. — N'est-ce pas que vous trouverez que j'étais bien malheureux? — Je criai comme un fou :

— Séparez-les. — Nous sommes tous des scélérats. — Séparez-les....

— Ces embarcations tiennent plus de huit rameurs, reprit-il; ils s'y jetèrent et emportèrent Laure avec eux sans qu'elle eût le tems de crier et de parler. Oh! voici une chose dont aucun honnête homme ne peut se consoler quand il en est cause. On a beau dire, on n'oublie pas une chose pareille! — Ah! quel tems il fait! Quel diable m'a poussé à raconter ça! Quand je

raconte cela, je ne peux plus m'arrêter, c'est fini. C'est une histoire qui me grise comme le vin de Jurançon... Ah! quel tems il fait! mon manteau est traversé!

Je vous parlais, je crois, encore de cette petite Laurette! — La pauvre femme! — Qu'il y a des gens mal adroits dans le monde! Mes matelots furent assez sots pour conduire le canot en avant du brick. Après cela, il est vrai de dire qu'on ne peut pas tout prévoir. Moi, je comptais sur la nuit pour cacher l'affaire, et je ne pensais pas à la lumière des douze fusils faisant feu ensemble. Et, ma foi! du canot elle vit son mari tomber à la mer, fusillé.

S'il y a un Dieu là-haut, il sait comment arriva ce que je vais vous dire; moi, je ne le sais pas, mais on l'a vu et entendu comme je vous vois et vous entends. Au moment du feu, elle porta la main à sa tête comme si une balle l'avait frappée au front, et s'assit dans le canot sans s'évanouir, sans crier, sans parler, et revint au brick quand on voulut et comme on voulut. J'allai à elle, je lui parlai longtemps et le mieux que je pus. Elle avait l'air de m'écouter, et me regardait en face en se frottant le front. Elle ne comprenait pas, et elle avait le front rouge et le visage tout pâle. Elle tremblait de tous ses membres, comme ayant peur de tout le monde. Ça lui est resté. Elle est encore de même la pauvre petite, idiote ou comme imbécille, ou folle, comme vous voudrez. Jamais on n'en a tiré une parole, si ce n'est quand elle dit qu'on lui ôte ce qu'elle a dans la tête.

De ce moment-là je devins aussi triste qu'elle, et je sentis quelque chose en moi qui me disait : « Reste devant elle jusqu'à la fin de tes jours, et garde-la. » Je l'ai fait. Quand je revins en France, je demandai à passer avec mon grade dans les troupes de terre, ayant pris la mer en haine, parceque j'y avais jeté du sang innocent. Je cherchai la famille de Laure; sa mère était morte, ses sœurs, à qui je

la conduisis folle, n'en voulurent pas, et m'offrirent de la mettre à Charenton. Je leur tournai le dos, et je la gardai avec moi.

SALON DE 1833.

(3^e ARTICLE.)

Dans un coup-d'œil rapide sur l'ensemble du salon, nous avons essayé d'indiquer les diverses tendances de l'école, école qui se compose de vingt systèmes différens, mais enfin qui constitue ce qu'on est convenu d'appeler ainsi. Nous avons parlé de la décadence manifeste du système dit classique que trente années de succès sans contest avaient paru placer sur le même rang que les écoles anciennes les plus célèbres. Le tems, mille circonstances, le caprice qui détruit tout seulement pour détruire ou pour changer, ont ruiné son importance et considérablement diminué ses prétentions à l'admiration des siècles. *Ce qui était élevé a été abaissé*, suivant la loi commune et inévitable. Ce qui a excité des trépignemens d'enthousiasme trouve des détracteurs même parmi ceux qui s'en étaient montrés les champions; comme ces vieux airs hors de mode, qui ont fait battre le cœur de nos grand'mères, et dont la forme surannée ne nous paraît que ridicule. Nous en demandons pardon aux partisans de l'école *Ingres*, puisqu'il faut l'appeler par son nom; mais, sauf quelques chefs-d'œuvre du maître, tout ce qui compose, à proprement parler, son école, sa suite, ses imitateurs de près ou de loin, tout cela doit avoir le sort de ce qui est factice, et ne vit que d'une vie artificielle. L'examen de quelques-unes des productions qui appartiennent à cette fraction envahissante de l'école française expliquera peut-être sur quoi sont fondées nos craintes à l'égard de leur avenir probable.

Pour commencer par Jupiter, nous di-

rons à M. Ingres, que nous nous rangeons parmi ceux qui préfèrent sa peinture de 1807 à celle de 1833. Il sera peut-être difficile de faire comprendre à beaucoup de lecteurs non familiarisés avec les charmes et les difficultés de la peinture, tout ce qu'il y a de grâce et d'originalité dans ce portrait de 1807, tout ce qui s'y trouve même d'invention, chose qui leur paraîtra encore plus étonnante, puisqu'il n'est question que d'un portrait. Peut-être la comparaison de cet ouvrage ancien avec le portrait de M. Bertin, ouvrage tout récent, en fera-t-elle ressortir plus clairement la supériorité. Il y a dans le premier une certaine candeur de jeunesse, une exécution calme et animée à-la-fois, soutenue dans toutes les parties, qui en font quelque chose de complet. Dans le portrait Bertin, l'auteur a voulu plus qu'il n'a obtenu. On y voit des prétentions à tout, justifiables en quelques points, mais non point dans tous. Ce qu'on appelle la beauté de la couleur, consiste dans une imitation habile du tissu de la peau, des humeurs ou des eaux qu'elle laisse transparaître, du brillant de l'œil ou de la souplesse des cheveux, dans l'opposition savante du linge, des étoffes, et surtout dans l'entente supérieure du fond. Ces qualités, qui font le grand coloriste, sont précisément celles qui manquent au portrait en question. Dites que la vérité des détails y est grande, si on nous passe toutefois que les mains sont enflées et disgracieuses, et que le côté de l'ombre dans la tête vient en avant de la partie éclairée, et quelques légères objections que nous passons sous silence.

M. Amaury-Duval, M. Brémont, M. Nouviaire, un M. Perlet, etc. etc., forment une pléiade de peintres secs qui se distinguent au premier coup-d'œil, et s'isolent de tout système antérieurement établi, excepté bien entendu de celui du maître dont ils procèdent. Je ne puis m'accoutumer à voir représenter mes voisins et connaissances, aussi peuple que

moi, et bonnes gens dans leurs mœurs, avec ces airs distingués à la Médicis, ces habits boutonnés qui figurent la gravité du pourpoint, ces mains noblement posées sur les hanches, et ces superbes regards jetés du haut de leurs cadres sur la multitude. A qui persuadera-t-on qu'il s'est rencontré, à point nommé et tout exprès pour exercer le pinceau de ces messieurs, une collection d'êtres choisis qui semblent des doges de Venise, des nobles pisans ou florentins, plutôt qu'épiciers l'un, employé l'autre, peintres ou bourgeois, il n'importe. Quand Van-Dyck copiait un grand seigneur, la noble simplicité du regard, l'élégance assurée du maintien, trahissaient sans affectation la condition élevée de son modèle. Quand il lui est arrivé de peindre des artistes, de simples graveurs, des bourgmestres, son talent, vrai miroir de la nature, réfléchissait sans enflure leurs physionomies énergiques ou naïves. La fausse simplicité est pire que l'exagération et l'enflure qui se produisent spontanément. Venus du tems de Vanloo et de Boucher, ces bons jeunes gens que nous voyons s'inspirer aujourd'hui de la muse de la peinture allemande primitive, eussent sacrifié avec enthousiasme aux dieux fardés de l'art du dix-huitième siècle. Ce genre est faux; il n'a pas même les conditions de l'espèce de ridicule qui met un genre à la mode; et son règne, si l'on peut dire que c'est un règne, ne durera que juste assez pour ajouter une folie de plus à la liste de celles dont le caprice du public est capable de s'engouer quelquefois, faute d'une autre. Ne confondons pas pourtant avec le vulgaire de cette école quelques hommes qui, bien qu'y tenant par quelque côté, s'en séparent par

des qualités qui leur sont propres. Au premier rang nous placerons M. Guichard, tout en lui reprochant l'obscurité de ses idées et quelque chose de maniéré avec volonté qui déplaît toujours dans les ouvrages d'un jeune-homme. Ce qu'il lui a plu d'appeler *Rêves d'Amour* est une composition fort bizarre, qu'il ne considère que comme une espèce de sonate, où il s'est proposé des difficultés de métier qu'il a résolues avec plus ou moins de succès. Nous admirons sincèrement la couleur générale de cette peinture, la tête de la femme endormie, et un peu le Turc, sauf la froideur de la pose. Nous n'avons pu découvrir son tableau intitulé *la Mauvaise Pensée*; celui qu'il a la confiance d'appeler la bonne, ne nous a pas rendus très-ardens à la poursuite de l'autre.

Les élégantes du jour, les hommes du bon ton, ne prennent leurs articles de toilette que chez M^{me} MA, rue Saint-Honoré, n° 336, au premier. Un chimiste lui ayant confié le seul dépôt, en France, de la nouvelle teinture pour les cheveux reconnue jusqu'à ce jour préférable à toutes celles qui ont paru en France: c'est la POMMADE AMÉRICAINE. Elle teint réellement à la minute les cheveux et favoris en noir, châtain ou blond; les rend doux et brillans et ne déteint pas; POMMADE GRECQUE, qui en arrête la chute et fait réellement pousser en peu de jours les cheveux et favoris; épilatoire, qui enlève les poils en huit minutes; CRÈME et EAU DE TURQUIE, qui blanchit à l'instant même la peau la plus brune, l'adoucit et enlève les taches de rousseur; PÂTE CIRCAISIENNE, qui blanchit les mains, les adoucit à l'instant même. 6 fr. l'article ou 10 fr. pour deux. (*Affranchir.*) On fait des envois en Province contre un bon sur la poste.

A ce Numéro est jointe la planche 964.

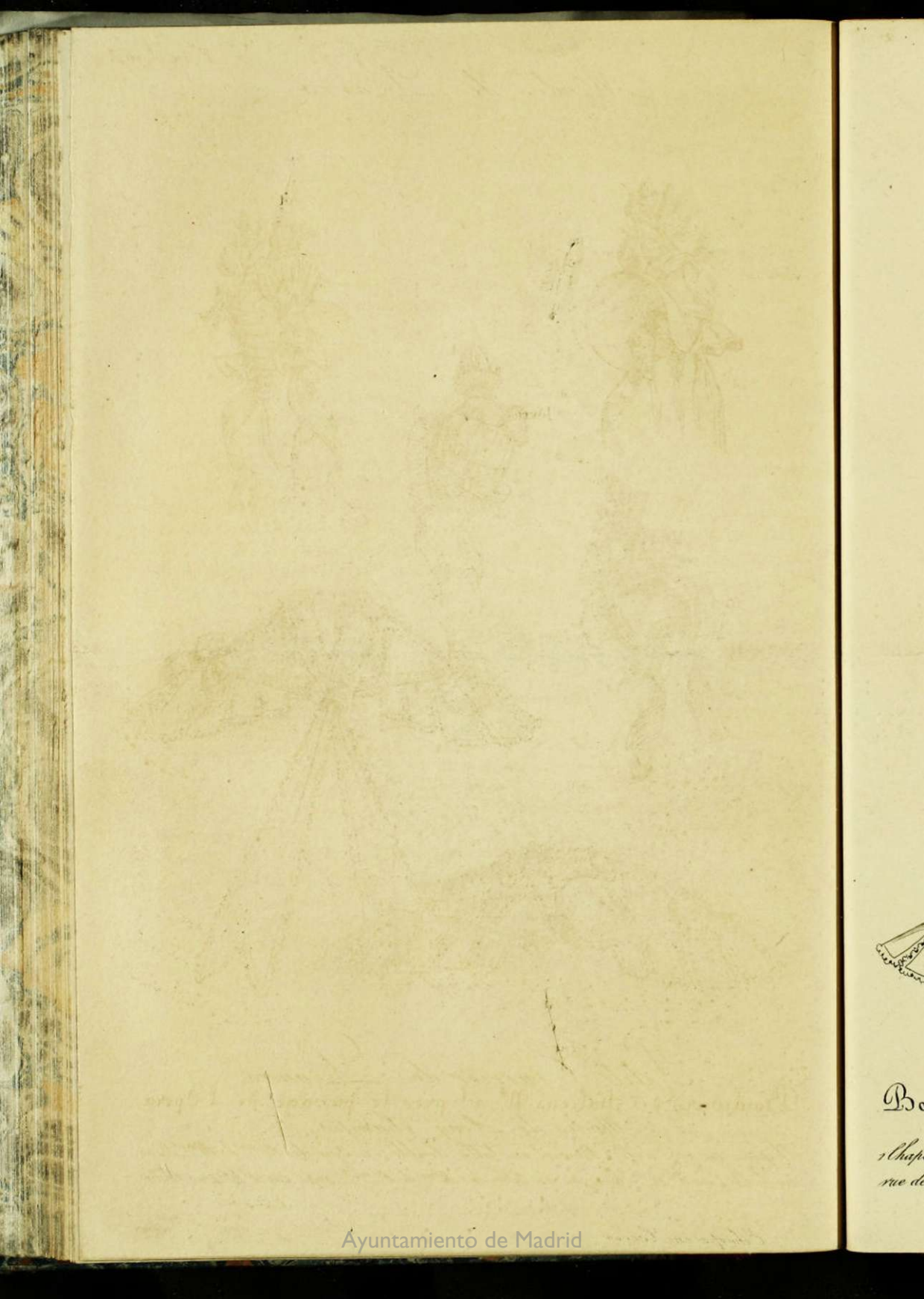
LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.
 Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 fr.—Département 9 fr. 50 c.—Etranger, 10 fr.
 Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
 On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
 Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

Modes de Paris.

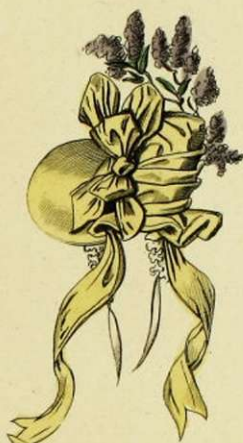


Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens N^o. 2- $\frac{1}{2}$ près le passage de l'Opéra
Modes de Long-champs.
 Chapeau en gros de Naples, Redingote ornée de glands façon de M^{me} Adolphe-
 girard, rue Mont-thabor N^o. 20. Robe en mousseline Corsage et Manches plissés
 Echarpe en Cachemire

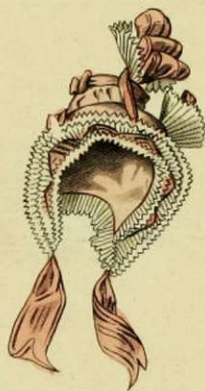




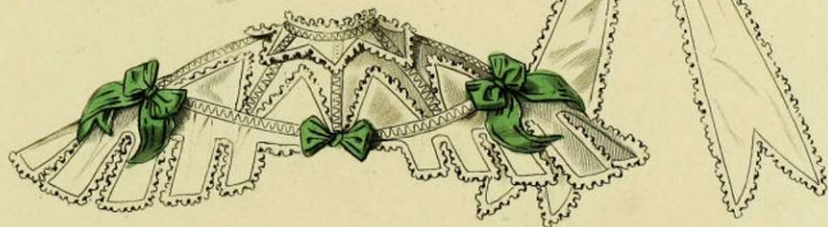
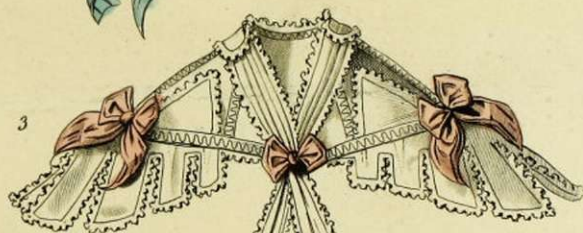
1



2



3



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 21. près le passage de l'Opéra
Modes de Long-champs.

1. Chapeau en gros d'été 2. Bonnet en tulle double en soie des M^{mes} de M^{me} Dien
rue de la Paix N.º 28. 3. Canezou en tulle des M^{mes} de M^{me} Drops rue St Denis N.º 35.